



## MARIE-ANTOINETTE, DE LA GRÂCE À LA TRAGÉDIE

*Rarement destin fut aussi contrasté. La jeune Dauphine Marie-Antoinette commença par séduire. Devenue reine, elle se rendra impopulaire. Non sans maladresse, elle finira par se reprendre. Mais il faudra la Révolution et l'ultime épreuve, affrontée dans la dignité, pour que cette femme, cette épouse et cette mère se montre admirable*



Au mois de mai 1770, lorsque Madame la Dauphine apparut aux Français, ce fut un coup de foudre réciproque. Nimbée d'une couronne de cheveux blonds, l'adolescente au visage candide souriait au peuple qui voyait en elle la reine dont il rêvait. Elle arrivait dans le plus beau royaume d'Europe, sûre de l'avenir radieux que son mariage avec l'héritier du trône lui laissait présager. Sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse, l'avait choisie pour ce destin afin de sceller l'alliance de l'Autriche avec la France qu'elle considérait comme le chef-d'œuvre de sa politique.

Marie-Thérèse ne l'avait pas vue partir sans quelque inquiétude. Certes, la formation morale de sa fille était parfaite ; elle connaissait les usages auliques, dansait et jouait agréablement du clavecin, parlait le français, la langue des cours, mais elle ne pensait qu'à s'amuser et n'avait jamais manifesté le moindre intérêt pour l'étude. L'abbé de Vermond, envoyé par Louis XV pour parfaire cette éducation négligée, reconnaissait qu'elle avait un jugement juste, qu'elle l'écoutait volontiers « lorsqu'il lui présentait des idées éclaircies », mais qu'elle se refusait à les approfondir. L'ecclésiastique était vite tombé sous le charme de l'archiduchesse, car cette petite personne exerçait une véritable séduction. « Dieu vous a comblée de tant de grâce, de tant de douceur et de docilité que tout le monde doit vous aimer : c'est un don de Dieu, il faut le conserver, ne point vous en glorifier, mais le conserver soigneusement pour votre propre bonheur et pour celui de tous ceux qui vous appartiennent », lui écrivit sa mère le 1er novembre 1770, la veille de ses 15 ans. Ce charme indicible, Marie-Antoinette le conservera jusqu'à la fin de sa vie ; traversant les siècles, il s'exerce encore aujourd'hui.

Sa nouvelle famille met sa sensibilité à dure épreuve. Louis XV lui témoigne une gentillesse attendrie, mais son époux la fuit. « Mon petit-fils n'est guère caressant », reconnaît le monarque. Le Dauphin, qui n'a jamais connu de femme, est trop intimidé par cette étrangère, gage d'une alliance que ses défunts parents critiquaient. Mesdames tantes, filles du roi, aigries et médisantes, voient la jeune Autrichienne comme une intruse. Elles l'observent sans indulgence, en feignant de lui témoigner de l'affection. L'affection, voilà ce qui manque à la Dauphine, encore « bien enfant », comme dit le roi : elle ne pense pas que la solitude sera son lot. Aussi cultive-t-elle la nostalgie viennoise, éprouvant un attachement de plus en plus fort pour ceux qu'elle considérera toujours véritablement comme les siens.

Elle essaie d'apprivoiser son époux, mais patience et résignation lui resteront toujours étrangères. Elle se réfugie dans son amitié pour la princesse de Lamballe et se révolte comme une enfant gâtée qui trépigne pour trouver sa place. C'est une rébellion contre l'étiquette contraignante, un dédain marqué pour les courtisans âgés, une tenue parfois négligée, le désir de monter à cheval en homme plutôt que de chevaucher tranquillement un âne, comme les respectables dames de sa suite. Marie-Antoinette recherche avidement les distractions. Ce ne sont ni les lectures ni les leçons de chant ou de clavecin qui la tirent de sa mélancolie. Il faudra que le roi lui permette de suivre les chasses à cheval, et surtout d'aller à Paris sans cérémonie pour qu'elle trouve une sorte de joie de vivre.

Elle découvre alors un monde inconnu qui lui donne l'illusion de commencer une vie nouvelle.

(Continua a pagina 2)

### TRICOLORE

*Direttore Responsabile:* Dr. Riccardo Poli - *Redazione:* v. Stezzano n. 7/a - 24052 Azzano S.P. (BG)

E-mail: [tricoloreasscult@tiscali.it](mailto:tricoloreasscult@tiscali.it)

[www.tricolore-italia.com](http://www.tricolore-italia.com)



Elle rentre à Versailles grisée par ses découvertes et par l'amour des Parisiens qui lui témoignent une véritable ferveur. Brève lune de miel ! Lors de l'avènement de Louis XVI après la mort de Louis XV, le 10 mai 1774, Marie-Antoinette n'a pas encore 19 ans et son époux à peine 20. Le roi rêve le bonheur de ses sujets et la reine se dit prête à soutenir son mari, qu'elle traite de « pauvre homme ». Cependant, la première émotion passée, elle se sent ivre d'une liberté qu'elle n'a jamais connue, sans se douter des dangers qui la guettent. En France, le rôle de la reine n'est pas clairement défini. Son devoir consiste à donner des héritiers au royaume et sa conduite doit être au-dessus de tout soupçon. Dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, la reine revendique le premier rôle à la cour, ce que son mari lui accorde volontiers. Elle veut une cour jeune, à la mode, où l'on s'amuse. Entourée de quelques favoris, elle ne se gêne pas pour montrer aux représentants de l'ancienne cour, et même aux tantes du roi, qu'ils font partie d'un monde révolu.

Elle refuse de vivre en perpétuelle représentation, comme les reines qui l'ont précédée, et tient à mener sa vie privée à l'abri des regards. Dans la journée, elle se retire dans ses petits appartements, reçoit ses amis dans son château de Trianon, part pour Bagatelle chez son beau-frère le comte d'Artois, parie sur les chevaux aux courses de la plaine des Sablons et passe quelquefois des nuits entières au bal de l'Opéra sans le roi. Elle s'étourdit pour tromper le vide de son cœur et passe le moins de temps possible avec son mari, qui ferme les yeux sur cette déconcertante hyperactivité.

Lorsque Marie-Antoinette met au monde son premier enfant, en 1778, le bruit court que Louis XVI n'est pas le père. Il en sera de même lors de la naissance de ses trois autres enfants. Son idylle avec le peuple est achevée depuis déjà longtemps. Cependant, malgré cette insoutenable légèreté, Joseph II, son frère aîné, qui n'a jamais péché par indulgence, peut écrire, après un long séjour à Versailles : « C'est une tête-à-vent qui est entraînée toute la journée à courir de dissipation en dissipation. Elle ne pense qu'à s'amuser. Elle ne sent rien pour le roi. C'est une aimable et honnête femme, un peu jeune, peu réfléchie, mais qui a un fond d'honnêteté et de vertu. »

Alors que Louis XVI sombre dans un état dépressif, elle s'apprête à défendre la monarchie menacée.

Marie-Antoinette n'a pourtant jamais eu le goût du pouvoir. Elle s'était seulement mêlée à des intrigues sans en mesurer la gravité, ce qui avait suscité bien des critiques. On lui reprochait surtout son soutien ostensible aux prétentions autrichiennes au nom de la sacro-sainte alliance. Ses longs entretiens avec Mercy d'Argenteau, ses scènes à Vergennes, le ministre des Affaires étrangères, avaient contribué à la discréditer, bien que le roi n'eût jamais cédé à sa volonté. Le mal était fait : le surnom d'« Autrichienne » était devenu une injure. Son nouveau rôle à la tête de l'Etat accrut encore son impopularité. « La reine gouverne », tel fut le cri public où le mépris le disputait à la haine.

Sans expérience, ignorant tout des réalités du royaume, la reine se fie à son seul instinct, dans l'espoir de sauver le système monarchique tel qu'elle le conçoit, immuable et absolu. Elle découvre en elle une force qu'elle ignorait pour défendre ses idées et, plus tard, pour sauver sa vie, celle de son époux et celles de ses enfants. Le malheur décuple son énergie, l'énergie du désespoir. Le 10 août 1792, le jour de la chute de la monarchie, elle voudrait rester aux Tuileries, mais elle doit céder à la volonté du roi qui préfère se réfugier avec sa famille à l'Assemblée. Prisonnière dans la tour du Temple, elle inspire la compassion de plusieurs geôliers. L'horreur de sa captivité, la séparation d'avec ses enfants, la monstruosité de l'accusation d'inceste au cours de son procès la grandissent. En gravissant les marches de l'échafaud, elle entre dans la légende. C'est une héroïne de tragédie, sacrifiée aux mânes de la République, dont le bourreau brandit la tête devant la foule, le 16 octobre 1793. Le couperet de la guillotine a rendu à Marie-Antoinette la majesté dont ses ennemis l'avaient dépouillée, et l'a transfigurée en sainte de la monarchie. Elle est devenue « la reine martyre » de ces courtisans qui la vouaient aux gémonies du temps de sa splendeur et la critiquaient encore en émigration, aux heures sombres de la Révolution. Soupçonner de quelque faiblesse l'épouse de Louis XVI revenait à commettre un crime contre la monarchie. La pieuse tradition royaliste perdure encore aujourd'hui, alors que les révolutionnaires et les républicains ont continué de tisser la légende noire de la « reine scélérate ». On réécrit inlassablement l'histoire de cette femme sensible et imprudente, que rien ne préparait à assumer un tel destin. Les images qui se superposent laissent apparaître une princesse au charme rayonnant, fashion victim par manque d'amour, frivole par désœuvrement ; une mère attentive ; une amoureuse discrète ; une souveraine de l'Ancien Régime défendant sans discernement les principes de la monarchie absolue, mais aussi une reine humiliée en tant que femme, en tant qu'épouse, en tant que mère. Sa chute et son malheur la rapprochent du commun des mortels, et ses admirateurs, toujours nombreux, voudraient lui témoigner l'amour qu'elle n'a pas reçu.

Dall'articolo di Evelyne Lever, storica, autrice di *C'è stato Marie-Antoinette* (Fayard) e di *Marie-Antoinette. Journal d'une reine* (Tallandier) - *Le Figaro*, 13 agosto 2010

Nella pagina precedente ritratto dell'Arciduchessa d'Austria Maria Antonietta, dipinto a Vienna, nella Reggia di Schönbrunn, nel 1767, tre anni prima di sposare il Duca di Berry, il futuro Re di Francia Luigi XVI